

Mon ordre de mobilisation m'enjoint de rejoindre sans délai le dépôt du 19^e bataillon de chasseurs à Épernay. Je rentre chez moi ranger mes petites affaires, écrire quelques lettres, endosser mon uniforme et préparer ma cantine.

De ma fenêtre ouverte, je vois de l'autre côté de la cour un jeune homme de mon âge qui se prépare. Sans nous connaître, nous échangeons quelques mots.

— Où allez-vous ?

— À Toul. Et vous ?

— Épernay.

Tout est en ordre. Un dernier coup d'œil à mon petit home de garçon où je me plaisais tant, que peut-être je ne reverrai jamais, et je descends.

Dans la rue, toujours la même animation, mais maintenant les autobus et les voitures sont plus rares. Je suis là sur le trottoir, avec ma cantine, dans l'attente vaine d'un moyen de transport. Ma tenue de lieutenant de chasseur à pied attire l'attention et la sympathie : un brave ouvrier, voyant mon embarras, s'offre spontanément à m'aider à transporter mon bagage jusqu'à la place Clichy où, enfin, je trouve un vieux cocher non mobilisable qui veut bien m'emmener à la gare de l'Est.

En cours de route, je regarde attentivement une dernière fois Paris pour bien graver en ma mémoire la vision de cette journée qui datera dans l'histoire. Après la houle des jours précédents, après l'animation des dernières heures, la ville semble maintenant calme et recueillie comme une ville de province.

Voici la gare de l'Est... La cour est noire de monde, mon taxi ne peut pénétrer dans cette foule semblable à une mer à peine houleuse, mais dans laquelle se reflète un sombre ciel d'orage. Là encore,